mort le corps de ce pauvre soldat, elle avait jeté dans cette âme inculte les germes des bonnes choses : Car, disait-elle, " les bonnes choses viennent de la charité. "

Sœur Marthe avait enseigné à Joseph Meyer ce qu'est le devoir ici-bas ; elle lui avait parlé du travail, de l'ordre et du dévouement. Cet homme, ignorant, mais préparé par la vie du régiment à toutes les vertus, à tous les sacrifices, avait compris la sœur de charité.

Dieu avait béni la maison du vieux soldat.

Deux fois par an, Joseph Meyer quittait sa maison et disparaissait dans les grands bois, conduisant à la ville une lourde charette. A l'entrée de l'hiver, c'était le bois des pauvres qu'il menait ainsi ; après la moisson, c'était le blé des pauvres.

L'aumône se faisait deux fois par an, mais la charité était de tous les jours ; elle se multipliait, se transformait, comme se multiplient, comme se transforment les chagrins, les douleurs sur la terre ; car " on ne fait l'aumône qu'aux pauvres ; on fait la charité à tous, même aux riches, " disait sœur Marthe. " La charité n'est souvent qu'une bonne parole, moi. que cela, un regard bienveillant, disait-elle encore.

J'avais entendu beaucoup de sermons sur la charité, j'avais lu les œuvres philosophiques et littéraires des Malebranche, des Spinoza ; mais la sœur Marthe, servante des pauvres, et Joseph Meyer, ex-soldat et paysan, en savaient plus que les philosophes et les savants.

J'appris de Joseph Meyer que lorsque, le 25 juin 1848, nous avions été délivrés des insurgés par les chasseurs à pied, sœur Marthe avait relevé de terre l'homme qui l'avait frappée ; il respirait encore ; sa main crispée serrait le couteau de chasse teint du sang de la sœur de charité. La sœur de charité avait transporté le meurtrier dans l'hôpital qu'elle servait. Placé dans un lit voisin de celui du garde mobile, ils avaient tous deux reçu les soins de sœur Marthe. Tous deux ils étaient revenus à la vie, car tous deux avaient eu les mêmes soins. Ainsi le voulait la charité.

Mais l'insurgé ayant été condamné par un conseil de guerre, sœur Marthe s'était jetée aux pieds de celui qui pouvait adoucir le sort du criminel, et, par ses larmes et ses prières, la sœur avait sauvé de la flétrissure celui qu'elle avait sauvé de la mort. Ainsi le voulait la charité.

En revenant à Belfort, je songeais aux poètes, aux orateurs, aux conquérants ; je me demandais si le bruit qu'ils font en passant sur la terre arrive à Dieu plus fort et plus distinct que le silence de la charité.

Ni la Grèce ni Rome n'ont eu leur hôpital, ni la Grèce ni Rome n'ont eu la sœur Marthe et le soldat Meyer ; la civilisation produit l'héroïsme qui éclaire et brûle, mais non la charité qui réchauffe.

(A suivre.)